

VERMI FUGE

littérature, poésie, théâtre, arts plastiques, visuels, sonores...

mars 2010

N°1

prix : 1 €

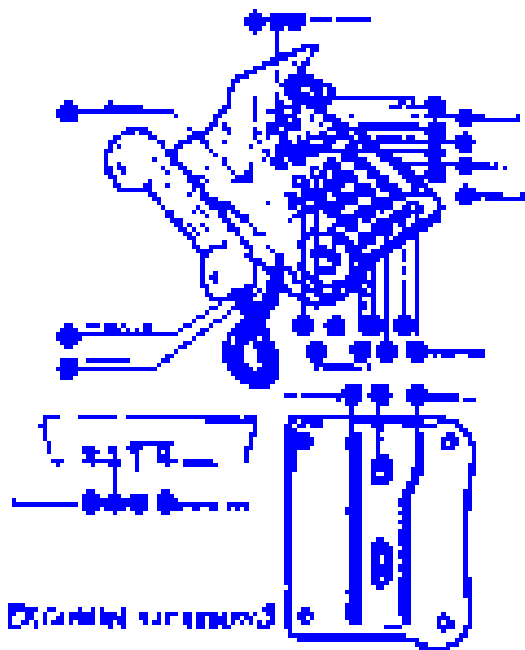
Jean-Michel Baudoin
des machines
à laver le temps page 5

Miss.Tic
poétesse
muraliste page 8



BoXon et T.A.P.I.N.
de la poésie visuelle
à l'e-criture pages 3 et 4

Pierlyce Arbaud
le côté obscur pages 6 et 7

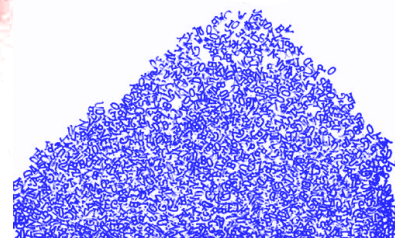


Georges Thiéry page 9

Thomas Seguin page 10

Jean-Luc Gallet page 11

Julien d'Abrigeon page 12



le lieu

La Causerie des Mondes



(Photo : Géraldine Blandin)

C'est depuis 2007 l'endroit où régulièrement l'on peut venir nous écouter, nous admirer, nous applaudir, nous huer, ou tout simplement nous découvrir en chair et en os.

Situé en plein cœur de Dijon, cet ancien magasin de bouquiniste devenu grâce à Jean-François Mazuer un comptoir à thé ouvert sur les saveurs du monde entier et un restaurant à tendance bio maintenant réputé était fait pour nous.

Dernière nouvelle : le succès aidant, le maître des lieux aurait dernièrement ouvert un deuxième établissement au décor plus design et à l'ambiance beaucoup plus contemporaine à quelques rues de là et que nous pourrions bien investir aussi. Son nom : *Infuz*. À suivre.

La Causerie des Mondes, 16 rue Vauban à Dijon.

Collection

injection lente



Le premier roman d'un(e) jeune auteur(e) est toujours une petite curiosité. Lorsqu'il y est question d'une amitié amoureuse – et sensuelle – entre deux (très) jeunes femmes, l'attention du lecteur – en qui, on le sait, dort souvent un voyeur – peut être très rapidement éveillée. Lorsque l'une d'entre elles a finalement préféré mourir, il veut savoir pourquoi.

Aliénor de Marie Angèle Prétot
76 pages, 12 €.

l'édito

Le Petit Larousse illustré 2010 (« millésime collector » ; « édition anniversaire de la Semeuse ») donne du mot *poésie* les définitions suivantes : « Art de combiner les sonorités, les rythmes, les mots d'une langue pour évoquer des images, suggérer des sensations, des émotions (...) Caractère de ce qui touche la sensibilité, émeut. »

Si nous regardons les éditions antérieures, et même en remontant plusieurs décennies en arrière, nous nous apercevons que cette définition n'a pas changé depuis longtemps. La version de poche très petit format offerte avec l'édition 2010 fait encore bien pire en donnant cette autre définition qui, celle-ci, nous replonge carrément cinq siècles en arrière : « Art de faire des vers »... Quitte à faire court autant nous en ressortir une bien réductrice !

On ne sera pas étonnés, avec le nom que nous avons choisi pour être celui de notre petite structure éditrice et que nous avons repris comme titre pour notre toute nouvelle feuille de chou, d'apprendre que si cette dernière définition nous fait dresser les poils sur la tête, les deux premières, si elles nous conviennent davantage, ne nous satisfont pas totalement.

D'un article consacré à « l'évolution littéraire » signé Stéphane Mallarmé et publié en 1891 dans *L'Écho de Paris*, il est possible d'en déduire une autre bien plus précise et qui en tout cas s'approche beaucoup plus de notre propre façon de voir les choses : « Le vers est partout dans la langue où il y a rythme (...) Dans le genre appelé prose, il y a des vers, quelquefois admirables, de tous rythmes. Mais, en vérité, il n'y a pas de prose : il y a l'alphabet et puis des vers plus ou moins serrés : plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification... »

Cette conception du vers, qu'il est tentant pour nous d'élargir à la poésie entière, a le mérite non négligeable de ne pas exclure le roman historique ou psychologique, le billet d'humeur, l'article nécrologique et même... l'annonce matrimoniale ou le slogan publicitaire.

Mais qu'en est-il à l'aube de ce 3^{ème} millénaire, et après un XX^{ème} siècle qui a connu le dadaïsme et la révolution surréaliste, les expériences oulipiennes, le Lettrisme, le Pop art et l'art conceptuel, qui a senti sur lui le souffle d'Hiroshima, vu l'homme marcher sur la Lune et des générations danser le *moonwalk* sur Billie Jean ? Qu'en est-il dix ans après « le passage à l'an 2000 », neuf ans après les attentats du 11 septembre, à l'ère d'Internet, de la mondialisation et en pleine crise économique ?

En réalité nous-mêmes, qui suivons cette évolution d'assez près, qui prétendons même, en bons expérimentateurs et découvreurs de talents, vouloir à terme la devancer, nous ne savons trop.

Le succès relativement récent du slam, la fascination qu'exercent encore sur les jeunes auteurs les Ginsberg et les Rimbaud, la pléthore des forums poétiques nous forcent à reconnaître que malgré la disparition du (vrai) vers et de la (vraie) rime l'antique moule du poème, formellement parlant et abstraction faite de son contenu, n'a pas encore été totalement brisé, et qu'il sert même avantageusement, moyennant quelques ajustements et réglages, à nos pop stars et autres rappeurs, et cependant il est pour nous plus qu'évident que la poésie, aujourd'hui moins que jamais, ne saurait être réduite à une (vague) forme (même chantée, rappée ou slamée) ni même... à un genre littéraire.

N'a-t-on pas déjà vu que s'ils pouvaient être scandés, murmurés ou écrits, les mots pouvaient être aussi peints, gravés ou sculptés, remplacés par des chiffres, des notes de musique, des signes, des corps qui se contorsionnent ? Ne peuvent-ils pas aujourd'hui être filmés, mis en mouvement, déformés, malmenés par un ordinateur ? Dans notre société de l'image ont-ils encore besoin d'être lus ou entendus pour « suggérer des sensations, des émotions » ?

Nous ne savons pas. Nous n'affirmons rien. Nous posons juste la question.


P.G.

BoXon et T.A.P.I.N. de la poésie visuelle à l'e-criture

par Perrin Grimard

Au commencement était le BoXon, puis Gilles Cabut et sa fine équipe virent que le BoXon était bon, et ils créèrent T.A.P.I.N.. Ainsi pourrait être résumée la genèse d'une des revues de poésie contemporaine les plus intéressantes du moment (en même temps, un peu aussi, qu'une des plus déjantées) et du site qui lui fait pendant.

Des mots isolés ou exagérément espacés sur une page, des mots sans phrases, des mots d'une ligne ou des lignes sans mots, tantôt droites, tantôt penchées, des colonnes, des tableaux, des suites d'abréviations et leurs significations en regard (DSPE : Désespoir Exploitable ; SPPM : Spectacle Poésie Médiévale ; INVA : Invalidité ; MONS : Mots Non Signifiants ; SPE : Spécificité Poétique Exécration ; CCF : Contre Culture Frontale ; MCF : Moderne Culture Fractale ; /C : Contre la Culture ; QQXX : Poésie salace ; /C : Contre le Cul...) ; des schémas et des (pseudos) dessins techniques ; des mots d'une page, à première vue imprononçables mais formés en réalité de plusieurs phrases sans ponctuation ni espace entre les mots et parfaitement sensées ; des phrases très courtes et totalement insensées ; d'autres qui se chevauchent, se mélangent, forment un cadre ou des figures géométriques ; des tapuscrits avec plusieurs polices et tailles de caractères, où sont utilisés différents alphabets, mêlant symboles mathématiques et signes cabalistiques ; des vers sans rimes, des rimes sans vers ; des listes de courses, des suites de prénoms, d'objets, d'onomatopées, des tickets de caisses ou de retraits bancaires photocopiés ou scannés (Gilles Cabut, Julien d'Abriègeon...) ajoutez à tout cela, quand au lieu de celles de la revue papier vous parcourrez les pages du site, le mouvement et le son, ce qui donne des mots qui s'étirent, respirent, battent la mesure, se croisent, s'entrechoquent, tourbillonnent, simulent le Big Bang ou la digestion (*Big Bang* et *dit & geste* de Julien d'Abriègeon), se reflètent les uns dans



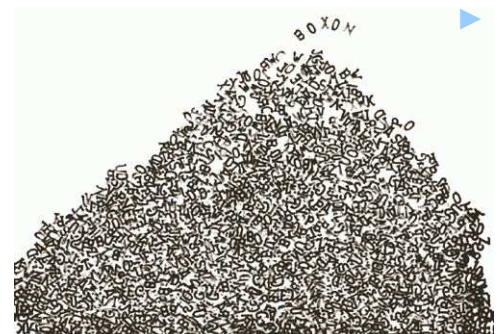
Nom : BoXon
Naissance : en 1997 à Lyon.
Description : « groupuscule et revue papier de format A4 photocopiée et remplie sans gaspillage aucun par son initiateur Gilles Cabut (...) prend parfois la forme d'un CD de créations poétiques. ». 36 pages : prix de la version papier : 3,50 €. Forme avec T.A.P.I.N. l'association *Glottes en stock*.
 « Le parti-pris de la revue est simple : pas de papier vélin mais de la poésie ! »
Membres fondateurs : Gilles Cabut, Jean-Luc Michel, Gilles Dumoulin et Julien d'Abriègeon, « très très vite rejoints par » Cyrille Bret et Christel Hugon-Nivet...
 « **Invités effroyables** » : Bobillot, Blaine, Bory, Heidsieck, Prigent, Tarkos, Pennequin, Aguiar, Padin, Quintane...
 « BoXoN s'est étendu très vite hors des murs du papier afin d'être une "maison close" ouverte à tous, et gratuite, avec la création du site T.A.P.I.N. »
Adresse : BoX'office c/o Gilles Cabut, 13 quai Pierre Scize, 69009 Lyon, France.

les autres, se font écho *négligemment* (*NE-EN* de Thierry Rat), « ready-written » (*Viagraman, Survivez à votre mythe* de Georges Hassomeris) ou encore poèmes ou installations « à cliquer » (*farcir* et *Vanessa* de Marye Musset ; *le couscous idéal* de Cyrille Bret)... voilà à quoi vous attendre avec *BoXon* et son double dématérialisé *T.A.P.I.N.*.

Car si, pour les tenanciers de ces deux entités jumelles, la poésie peut être visuelle et mouvante, elle peut aussi être sonore et non-émouvante. L'avertissement qui se déplace sur la page de présentation de la section *e-critures* est clair : « Cette poésie n'émeut mais se meut et va mieux ». Nous sommes prévenus, et par la même occasion rassurés.

Le diagnostic ressemble fort au nôtre : la poésie était donc malade.

Symptômes : constipation, essoufflement, sécheresse buccale, trouble du rythme (pouls lent permanent), sénilité précoce (radotage), déprime, confusion mentale... Notre traitement à nous n'est donc pas très différent de celui que propose l'équipe (médicale) de *Glottes en stock* (du nom de l'association qui regroupe la revue et le site). Orgies verbales, débauches de sons et d'images trafiquées ici, et là, cure de



TAPIN

Nom : T.A.P.I.N. (Toute Action de Poésie Inadmissible sur le Net)

Naissance : en 1998.

Description : « présente et présentera tous ceux qui ont fait, font et feront la Poésie contemporaine et future, celle des avant-gardes ou contre celles-ci, celle qui, inadmissible, existe et continue de se battre avec, contre, pour et par le langage, non pour divertir mais pour le choix est dicté par nos goûts et nos influences : »

Forme avec BoXon l'association Glottes en stock.

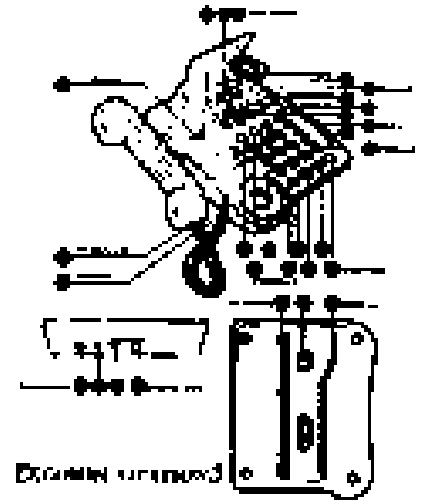
Auteurs présents sur le site : les membres de BoXon déjà cités et beaucoup d'autres encore...

Adresse : <http://tapin.free>

Contact : tapinbox@aol.com

Webmaster : Julien d'Abrigeon

Localisation : Bonlieu-sur-Roubion (Drôme)



désintox et purgatif. Prescriptions communes : électrochoc et lavement au Klean-Prep. Radical. Avis aux amateurs !

Si les plus éclairés d'entre vous se représentaient déjà assez bien ce que l'on pouvait entendre par poésie sonore et visuelle, peut-être ne savaient-ils pas encore ce qu'était l'«e-criture». Définition : « littérature par, pour, avec, sur, à partir, de l'ordinateur et/ou utilisant les spécificités de l'ordinateur comme apports stylistiques ». Il ne s'agit pas de s'improviser stomato-gastroentérologues, il faut encore accepter de vivre avec son époque et d'utiliser le matériel et les instruments qu'elle met à notre disposition.

Des paroles auxquelles nous sommes particulièrement sensibles et que plus que tout autres nous comprenons : « Notre souhait est de mettre le poème debout, le sortir de la page blanche. Un acte politique au sens large de ce terme. Nous n'avons pas la volonté de faire forcément une poésie accessible (...) pas de lignes ou de lignées à laquelle nous nous référions. Nous avons plus de dégoûts communs que de grands maîtres à penser ».

Et quelle meilleure façon aujourd'hui pour « mettre le poème debout » et « le sortir de la page blanche » que de le graver sur CD, comme le font régulièrement nos jeunes confrères de BoXon/T.A.P.I.N. ? Ah si ! il y en a encore une meilleure peut-être : le déclamer ou l'exp(loser) devant un public !

Et ils ne s'en privent pas non plus. Lyon, Villeurbanne, Montélimar, et dernièrement Marseille. Nos praticiens du verbe et de l'image se déplacent (consultations gratuites), ils racolent à domicile, ils sèment leur bordel.

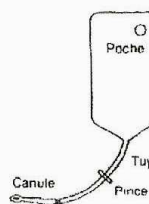
Pas de « lignes » ni de « lignées », et « une maison close ouverte à tous » mais tout de même, un esprit très proche de celui d'autres revues devenues cultes telles que *TXT*, *Java* ou *Doc(k)s*, et parmi les « invités effroyables » de BoXon, ceux-là mêmes qui créèrent ou firent les beaux jours desdites revues : Julien Blaine, Christian Prigent, Charles Pennequin, Christophe Tarkos...

Qu'on ne s'y trompe donc pas, nous n'avons pas affaire à de simples bricoleurs de la langue, de vulgaires bidouilleurs de l'image et du son. Pas

plus qu'à des charlatans et encore moins à des p(ro)(xén)ètes qui chercheraient à prostituer leur talent. La preuve en est que les maisons d'édition ne nous ont pas attendus pour s'intéresser à eux.

Vive la baisse tendancielle du taux de profit moyen ! (Le Temps des Cerises, 2008), *Icon(n)eries* (idem, 2004), *Le Nombriil d'or* (Éditions Voix, 1999), de Georges Hassomeris ; *Conte de F__* (POL, 2007) *On ne va pas sortir comme ça on ne va pas rentrer* (idem, 2004) de Thomas Braichet ; *Pas Billy the Kid* (Al Dante, 2005), *Le Zaroff* (2009) de Julien d'Abrigeon (voir page 12)...

Comment effectuer le lavement évacuateur de poésie tiède, 3 heures avant de lire BoXon ?



Le nécessaire à lavement comprend :

- une poche plastique d'une contenance de 2,5 litres.
- un tuyau en plastique avec une pince destinée à en contrôler le débit.
- une canule.

PRÉPARATION DU LAVEMENT ÉVACUATEUR :

1. Vérifier que la canule est bien emboîtée dans le tuyau.
2. Fermer la pince de façon à obturer le tuyau.
3. Remplir la poche avec 2 litres d'eau tiède bouillie.
4. Ouvrir la pince et laisser couler un peu d'eau de façon à purger le tuyau. Fermer la pince à nouveau.
5. Placer la poche à 60 cm au-dessus du lit (posée sur un meuble, accrochée au dos d'une chaise ou tenue par une personne de votre entourage).
6. Lubrifier la canule avec un corps gras (vaseline).

DÉROULEMENT DU LAVEMENT ÉVACUATEUR :

1. Introduisez la canule dans le rectum.



2. Placez-vous sur le dos, ouvrez la pince et laissez couler environ 1/2 litre d'eau. ensuite, fermez la pince

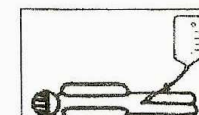
60 cm



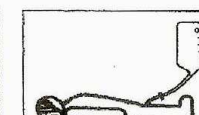
3. Placez-vous sur le côté gauche, ouvrez la pince et laissez couler à nouveau environ 1/2 litre d'eau. fermez ensuite la pince.



4. Placez-vous sur le ventre, ouvrez la pince et laissez couler à nouveau environ 1/2 litre d'eau. fermez ensuite la pince.



5. Placez-vous sur le côté droit, ouvrez la pince et laissez couler le restant d'eau.



6. Repliez-vous sur le dos, vous devez garder le lavement au moins un quart d'heure. Ensuite, enlevez la canule, levez-vous, allez évacuer votre lavement aux toilettes.

Si vous ressentez des spasmes (crampes) pendant le déroulement du lavement, fermez la pince quelques minutes en attendant que ceux-ci disparaissent ou s'atténuent ; reprenez le déroulement du lavement ensuite. Les différentes phases de ce lavement doivent être respectées ; le qualité de l'examen en dépend.

IMPORTANT : Si l'eau expulsée contient encore des matières, recommencez un nouveau lavement.

Ce que les autres disent de nous...

L'enfer c'est les autres ?
Pas toujours...

Ophélie Grevet-Soutra, qui fut en son temps correspondante du *Bien public*, a du goût pour l'humain... et son dernier opus en témoigne une fois encore, qui met en scène deux femmes. Pièce de théâtre en deux actes : une concierge et une bourgeoise se rencontrent, se soutiennent. En prison. Et quelques années plus tard, dans une loge.

Deux univers clos, qui parfois se croisent, où se cognent espoirs, sentiments et humanité. Jusqu'au délire. Jusqu'à l'ailleurs.

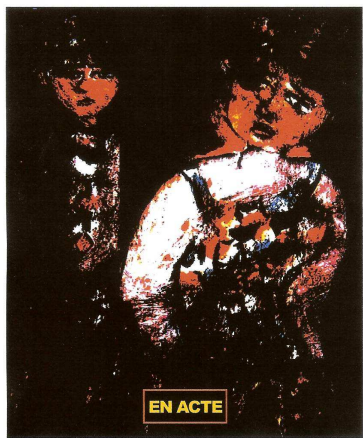
Le *Dépôt*, d'Ophélie Grevet-Soutra, éditions Vermifuge, 85 pages, 12 €.

Jocelyne Rémy
Le Bien Public

Le Journal de Saône-et-Loire
(dimanche 17 janvier 2010)

Ophélie Grevet-Soutra

Le Dépôt



EN ACTE

Jean-Michel Baudoin
des machines
à laver le temps...

par Ophélie Grevet-Soutra

Le Lavomatic, passage quasi obligé pour le citoyen d'aujourd'hui, le plus souvent pressé. On y lave son linge à regrets, temps mort assuré... ou l'on passe devant sans s'arrêter, en inhalant de la buée. Un lieu cerné de machines, que l'auteur Jean-Michel Baudoin va magnifier et sortir du vide sémantique de l'anonymat.

Deux fois deux personnages pris dans un ensemble robotisé vont glisser d'un élément à l'autre, et se rencontrer le



temps d'une lessive. Ils vont communiquer, retrouver un semblant d'humanité, sous l'œil-hublot des lave-linge. Si les mots lavent plus

blanc, l'imaginaire de l'auteur décrypte les dessous d'une politique de la surveillance absolue, tout en ouvrant les vannes de la transmutation génétique. Un exercice de style précis, où la plénitude de la parole apprivoiserait les fêlures de l'ordre établi : par le deux en un de *La Beauté du geste*, par la répétition de la rencontre, et enfin, par l'indice de figure gémellaire donné par l'auteur sur ses personnages. Lavage, rinçage, essorage, du début à la fin, l'auteur brouille les pistes.

Le pressing sert de toile de fond à un théâtre de la métamorphose et de l'absurde. D'un côté, on découvre les forces du mal et l'Organisation, avec ses territoires contrôlés, ses télé de surveillance et ses agents d'exploitation ; de l'autre, quatre personnages en quête d'identité et d'échappatoires... le vin, la poésie, le parfum, le langage, les allées de l'enfance, le rêve aussi.

À la lecture des deux pièces de Jean-Michel Baudoin, une question revient en leitmotiv : sous l'œil des caméras de surveillance, sommes-nous encore des êtres humains ?...



La Beauté du geste (version masculine) et *La Beauté du geste (version féminine)* de Jean-Michel Baudoin, collection *En Acte* ; 80 et 82 pages, 12 € chacun.



Nom : BAUDOIN

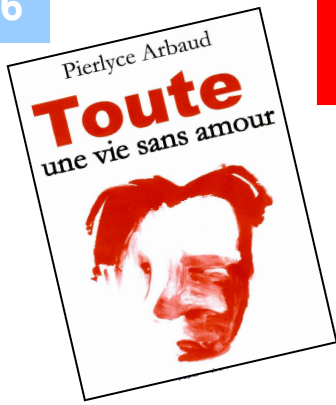
Prénom : Jean-Michel

Date et lieu de naissance : en 1950 à Nice. A passé son enfance en Algérie et en Corse.

Après des études scientifiques, la rencontre avec Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil, auprès de qui il passera un an de stage, sera déterminante.

Tour à tour comédien, metteur en scène, animateur de compagnie, musicien de jazz, puis directeur d'action culturelle, il est encore actuellement à la tête du Théâtre Gaston Bernard à Châtillon-sur-Seine.

Il se résout tardivement à encombrer ses contemporains de ses écrits. En peu d'années, il écrit, quelques fois invité en résidence, plusieurs dizaines de pièces, de factures très diverses, allant du monologue au vaudeville à multiples personnages, alternant pièces pour marionnettes et vidéo, textes pour jongleurs, scènes courtes, drames à résonance politique, pièces pour ados ou enfants.



Pierlyce Arbaud

le côté obscur

par Rose Sélavy

Il est depuis quelques mois – alors que les (grands) médias s’obstinent encore à faire la sourde oreille ! – celui qui déchaîne les plus violentes passions ; celui pour qui, autour d’une table, dans quelque cafét’ universitaire, pub irlandais ou quelque bar à bière, l’on s’engueule avec la dernière énergie ; celui pour qui l’on en viendrait presque aux mains.

Qui l’eût cru en avisant la couverture de l’opus littéraire incriminé ? Ce titre, soit, pas très gai, et ce visage (peint à la gouache par l’auteur lui-même), soit, pas très beau, et même quelque peu déformé (façon Bacon ou Elephant Man) ?

Qui l’eût cru encore, à la lecture de ce poème évoquant un premier souvenir de Noël et une prime enfance au doux parfum d’âge d’or ? ou même de cet autre, intitulé *Rêves de gloire et de beauté*, où l’auteur, adolescent, et en pleine crise identitaire aggravée par un physique plus qu’ingrat, s’imagine en rolleur athlétique et bronzé, ou se cherche au sein d’un groupe punk-rock ?

Il faut, pour comprendre qu’on puisse s’emporter au sujet de ce rectangle de papier de 15 cm sur 21 et d’à peine 150 pages, et se brouiller avec ses amis (je sais de quoi je parle !...), soit tomber d’emblée sur les *bonnes* pages – et les sujets qui fâchent ! –, soit le lire en entier. L’un n’empêchant nullement l’autre.

En ce qui me concerne, mon premier contact avec la *chose* fut des plus violents, mes premières impressions des plus contrastées. D’abord attirée par le titre et l’illustration de couverture, je tombai, en feuilletant, sur les lignes suivantes, huit vers d’un autre poème, intitulé *Paradisland* (et sous-titré *petite chanson*) : « *C’est com’ ceux qui sont en prison, / qu’on plaint des fois dans leurs cellules. / Mais ils y manquent de quoi, dis don’ ? / Y’a pas qu’les mouches qu’ils y enculent ! / Et ça m’fait penser aux curés / qu’ont oublié d’re-lir’ la Bible, / aux lesbiennes et aux pédés : / y’a mêm’ plus d’amours impossibles !...* »

Je feuilletai encore, et trois pages plus loin trouvai ces autres lignes :

« Moi, maintenant, je suis pour l’alcool, le tabac et la drogue. Et parfaitement mon JP, et parfaitement mon Beneu ! moi aussi je suis pour baiser sans capote – j’ai pas dit sans pilule ! (Que le H1N1, tiens, que je verrais bien encore faire des petits !...) Manquerait plus que nos générations s’éternisent ! »

Je venais, avec l’aide du hasard, d’ouvrir la *chose* aux *bonnes* pages ; ce qui me range parmi celles et ceux qui ont déjà eu l’occasion de comprendre très vite qu’ils n’avaient pas dans les mains l’objet anodin qu’ils pensaient de prime abord.

Qui pouvait bien être cet odieux personnage que n’émue pas la dégradation des conditions de vie en milieu carcéral (alors que le monde entier fait un triomphe au film *Un prophète* !) et qui va quasiment jusqu’à comparer nos prisons à des trois étoiles ? Qui était cet ignoble individu qui se permet de reprocher implicitement à notre société d’avoir enfin accepté l’amour homosexuel et se refuse à voir dans cette évolution-là le formidable progrès qu’elle représente ? Je me dis qu’il fallait être en tout cas – qu’on me pardonne l’expression – une belle ordure, pour donner raison, sans posséder plus de convictions religieuses que cela – et en étant même, je le compris plus tard nullement étonnée, parfaitement athée – à Jean-Paul II et Benoît XVI (le JP et le Beneu de l’extrait) sur la question du port du préservatif. Et même un bel ennemi du genre humain, pour souhaiter que la grippe porcine nous extermine jusqu’au dernier.

Les lignes suivantes, lues encore au hasard, achevèrent de me convaincre : « *foutre le feu au scooter débridé d’un relou qui fait que de passer et repasser*

à toute bringue dans le quartier ; balancer des clous sur son passage, tendre une corde, une chaîne, je sais pas, pour qu’il se vautre, s’étale comme une merde, ça peut être dangereux, c’est pas un truc à essayer, même tout seul qu’il se ramasse c’est pas non plus à lui souhaiter, n’empêche, quand il leur arrive de se glander, à ces trous du’c, c’est plus fort que moi, après, qu’ils se relèvent ou pas, légumes jusqu’à la fin de leurs jours ou pas, je me dis que dans le fond, quelque part, ils l’ont pas volé... »

Non, ce livre n’était pas anodin, et peut-être même était-il dangereux. Quant à son auteur – si l’on part du principe que derrière le *je* se cache bien le visage qu’il prétend voir chaque matin dans la glace – la violence de ces textes, la haine profonde de l’espèce humaine qui semble les avoir inspirés ne pouvaient qu’attiser ma curiosité. J’achetai la *chose*.

Et c’est ainsi, après l’avoir lue d’une seule traite et décidé de contacter aussitôt le petit éditeur qui venait d’oser la publier afin qu’il livre mes impressions à son peu recommandable auteur, que je me retrouve à taper sur mon Mac cette critique.

Car je l’avoue, la surprise passée et la colère retombée, moi, la jeune étudiante en journalisme, de culture franco-américaine (étant française par ma mère et américaine par mon père), fan de Bret Easton Ellis et de Boris Vian, moi, qui vote à gauche et dont le petit ami milite pour les droits de l’homme, oui, j’ai adoré ce livre !

Comme nous sommes loin, avec lui, de ces romans, recueils de nouvelles ou de poèmes, parfois bien écrits et agréables à lire, pleins de belles et de fortes images et pleins de sensibilité,

mais qui au bout du compte ne vous laissent aucune impression durable et ne vous laisseront absolument aucun souvenir ! Ce titre-là vous agresse, il vous saute dessus dès les premières pages, et vous ne vous en défaites pas comme cela.

La raison n'en est pas seulement que derrière ce *je* de la narration se cache un de ces anges déchus que le lecteur aime à voir s'étaler de tout son long et se relever avec une gueule d'enfer en jurant par tous les diables. D'ailleurs, il n'est pas à proprement parler de narration dans ces pages brutes de décofrage, et encore moins d'histoire. Nous y trouvons plutôt des tranches de vie, des morceaux d'une existence qu'un jeune auteur à la dent dure a arraché à leur banalité pour les exposer sans nul souci de la chronologie à notre vue. Voyez ! semble-t-il nous dire, ceci est ma laideur, mais c'est aussi la vôtre !

Il y avait pour lui un réel danger à nous mettre ainsi face à sa propre laideur (physique, puis intérieure) – bien plus que face à la nôtre, à laquelle tant d'autres auteurs nous ont finalement habitués –, un vrai risque à user de la haine de l'être humain, et même de la vie, comme d'un moteur, et à vouloir donner le sentiment de la plus extrême des solitudes. L'écueil à éviter était l'uniformité, le ton plaintif et monocorde, aux accents parfois haineux, qui eussent donné à cet ensemble une lourdeur propre à faire lâcher prise au lecteur le mieux disposé et dont certains passages, que les bien-pensants jugeront sans doute nauséabonds, l'eussent écœuré durablement.

C'eût été précisément sans compter la diversité des formes, l'incandescence du style et l'humour corrosif autant qu'omniprésent de l'auteur. Humour qu'il n'hésite pas, en chantre de l'autodérision qu'il est aussi, à retourner contre lui-même : « *Il aura fallu que je change quand même, hein ? Il aura fallu que je me prenne une sacrée gamelle ! La chute, punaise ! Je me défendrais bien en disant qu'on m'a fait un croche-pied, mais ce ne serait pas une excuse. À qui la vie n'en fait pas des croche-pieds ? Et puis, quand je me suis rétamé, n'étais-je pas encore à l'arrêt ? Je n'avais qu'à ne pas tant me pencher, voilà tout. « Tout de ta faute que c'est, patate ! » que vous me répondriez. La tronche tout de même que je me paye depuis de m'être ramassé cette pelle ! C'était loin d'être donné d'aterrir. Fallait que ce soit dur par terre. Purée ! »*

Car la férocité des textes ne doit pas éclipser la force des images et la virtuosité avec laquelle l'auteur passe insensiblement d'un registre à l'autre. C'est un écorché vif mais c'est aussi un poète. Personne n'est avec lui épargné, hommes, femmes, enfants, animaux, même Dieu, et pourtant l'on prend un malin plaisir à l'écouter. On devrait pleurer, et l'on pleure de rire. On devrait le haïr et on finit par l'adorer. « *Je fus dès mes premières années trop attiré par les jolis objets et par les beaux visages, par ce qui brille, illumine et rayonne, pour ne pas avoir avant ma naissance baigné dans la Beauté, pour ne m'être jamais confondu à elle. Comment, devenu homme,*

me serais-je reconnu dans ma laideur ? (...) Le matin, c'est un étranger que je vois dans la glace. Rien à voir avec l'image que j'ai de moi à l'intérieur. Absolument rien. Un regard de bovin à la place de la profondeur océane (...) et en guise de gueule d'amour, un visage qui tient autant du masque mortuaire que de la boursouflure diffuse. (...) Les années passent, je ne m'y fais pas. Je me perds de vue un peu plus chaque matin... »

Une corde au fond de nous a été touchée et elle n'a pas fini de vibrer.

Toute une vie sans amour de Pierlyce Arbaud ; 148 pages, 13 €.



Détail de la couverture de l'auteur.



Les actes gratuits ont-ils un prix ? (localisation : Paris, rue Mouffetard)

Très sensuelle et pleine de répartie, Miss. Tic est une sauvage, une amazone. Elle part le soir avec ses pochoirs représentant des femmes plus belles les unes que les autres et dont la chevelure d'ébène ébouriffée d'où des mèches indisciplinées s'échappent fait ressortir les yeux intenses et malicieux.

Miss. Tic est une philosophe qui utilise la peinture au pochoir pour exprimer sa pensée. Ses silhouettes provocantes et ses formules lapidaires sont notre douche parfumée du matin.

Une phrase d'elle peut nous accompagner jusqu'au soir. Miss. Tic est l'étoile des rues qui vient frapper le monde de sa clarté. Les femmes, les hommes, la société, la politique, mais aussi le temps qui passe, comme les passants que nous sommes...

L'artiste est belle, elle ressemble aux beautés dont elle orne les murs. Mais c'est aussi une rebelle, et ses jeux de mots, parfois osés, sont toujours à méditer.

Elle renvoie ainsi la balle aux très sérieux psychanalystes, dont elle aime se moquer, pour nous dire qu'elle aussi est capable d'analyser le monde, et peut-être même aussi d'analyser les analystes...



Nom d'artiste : Miss. Tic

Date et lieu de naissance : en 1956 à Paris.

Enfance à Paris, puis à Orly. Pratique le théâtre à Saint-Germain-des-Prés où elle s'établit. Voyage aux États-Unis (Californie) où elle découvre l'art du graffiti. Pratique le pochoir sur les murs de la capitale depuis 1985. Connaît à présent la reconnaissance des galeries et des musées.

Phrase célèbre : « Je prête à rire mais je donne à penser. » (qui est aussi le titre d'un livre chez Grasset). A participé à l'illustration de l'édition 2010 du Larousse.

Miss. Tic

poétesse muraliste

par Chloë Malbranche

La Miss s'est découverte en voyant la sorcière, ennemie jurée du Picsou de la Warner. Elle, serait plutôt une fée de la rue, mais pas commode pour autant, elle ne supporte pas la domination masculine. La femme sera fatale ou ne sera pas (pour l'homme) !

Une phrase de Miss. Tic sur un mur est un clin d'œil de l'esprit destiné au passant qui ne peut qu'entrer aussitôt en connivence avec elle, devenir son complice.

La grande et longiligne panthère noire des rues aime surprendre et nous savoir à sa merci. Mais au lieu de notre sang, c'est l'encre noire des journaux qu'elle fait couler...



Go Homme, encre aérosol sur tôle, 90 × 150 (2009).

Il reconnaîtra maintenant sa griffe, retrouvera toujours avec plaisir au détour des rues, ces belles femmes brunes, toutes de noir vêtues (comme elle). Jeunes encore, elles semblent paradoxalement avoir une grande expérience de la vie, et des hommes...

Un pochoir de Miss. Tic est pour un mur une consécration, un honneur : dorénavant, on va le regarder, le photographe ; il va faire le tour du monde...

Paris est son domaine et les galeries se l'arrachent. Elle, en femme insoumise, en artiste rebelle, reste libre au sein de la jungle urbaine.

Le passant ne serait qu'à peine surpris de voir surgir du mur, telle une ombre qui prendrait corps, une de ses beautés fatales et de pouvoir engager la conversation avec elle. Mais, s'il est un homme, serait-il seulement quoi lui dire ? Aussi attirante qu'insaisissable, devant sa balourdise, elle passerait certainement, à son tour, son chemin.

La Miss habille Paris à la façon d'un grand couturier. Redonne avec du noir de la couleur à ses murs. Mais en même temps elle le fait réfléchir.

Pochoiriste de talent, poétesse des rues, symbole de la femme libérée, elle est en plus d'une personnalité phare de l'art urbain en ce début de XXI^{ème} siècle un témoin de son époque.

Son nom, sur les murs de Paris, figure pour longtemps en lettres capitales. ■

Georges Thiéry

9

Les rêves

Les rêves en blanches blouses
Dans lequel fourrer son scalpel ?
La viande est infectée et tes couplets sonnent le glas
de tes pensées
Docteur Lamour crève sous sa combinaison
Et suinte la déraison d'un monde qui veut penser
complexe et se révèle incapable de voir
Au travers des diverses raisons.



Et ce vide rempli de certitudes masque l'odeur
de mort qui s'échappe de ces bouches putrides
Destinées à avaler le foutre des cons
L'abîme n'existe que là où il y a profondeur
Je l'ai compris à l'aube des détresses
Et la folie est destinée à une élite maudite
Qui éraflée trompe la surdité d'un peuple aveugle et
certain de sa chute.

Les mondes



**Achevez-moi, putes
de la pensée, 2005.**

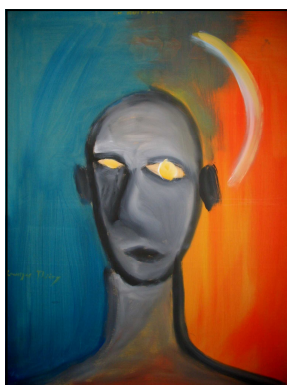
Les mondes n'ont pas de but
ma chérie
Tes opinions ont déboussolé
les raisons
La fugue est l'apanage des
fous
Tes rêves sentent le vin aigre
et la chaleur des jours
Sois sans crainte les atours se
détournent
Et ta hargne marque les pla-
teaux sur lesquels tu la craches
Je n'ai pas de valeurs, juste
quelques consignes
Et ta beauté désempare les
foules
Sois simple ma belle
Le monde t'acclame déjà.



Société, ambition, inhibition, 2004.

Éparpillé

Éparpille-moi en mots vains
ma chérie
Tu sais mes illusions sont un
miroir au mal qui nous hante
tous
Je voyais les novosonics se
ruer vers les détriments de nos
âmes passives
Nous sommes peu mon amour
Et nos mots sont atroces
Les malédictions sont le
comble de nos erreurs
Et nos errements nous enter-
rent à jamais.



**Le souvenir était
lointain, la nuit
belle, 2004.**

Les idiots meurent pour toujours

Les idiots meurent, leur berceau est stimulation
Ils parlent et les autres écoutent leur vacuité
Il est des signes qui ne trompent pas
La platitude d'un discours masque un vide

Sois belle

Sois belle je discerne de toi
Ton sourire ironique
Tes lèvres confuses
Sois belle je n'ai de toi
Qu'une photo floue où tu souris béatement
Tu sais – je – rien – cons et merde
Fratie et agonie
Ont baisé la vie des frustrés
J'accorde ton son à mon diapason
J'ironise sur ta fente où je pose mes lèvres
L'horizon est un désert où les sourds meurent
Trois riens tout est perdu
Jésus meurt transversalement et maman passe le fer
Pendant qu'Hitler croise la crétinerie aux flammes
d'idiots
Wagner joue du trombone et bobonne écoute
Ne soyons pas les sots d'une histoire
Où les opinions ont le sens d'une mort annoncée.

Des hordes civiques

Des hordes d'âmes volontaires pliaient devant les cordes striées des hommes en bleu, la soif d'idéal s'abreuvait de la communion des visages et des corps partageant l'allégresse du mouvement face à l'immobilisme atone des forces de l'ordre : quel triste État !

Le *vivre-ensemble* s'expose en dehors des sphères jacobines : c'est, à cet instant, le mélange des couleurs et des espoirs d'un peuple qui ne se connaît pas.

Les hordes civiques des barbares désobéissants semaient le désordre dans les beaux quartiers, une civilisation s'effondre sous nos yeux et nous sommes aveugles, la masse rassemblée et sa transe tribale, ouvre la voie à l'intuition de l'air culturel, nous respirons pour comprendre.

Là, au milieu des cortèges, deux êtres s'embrassent avant de partir je ne sais où, le goût de vivre ne signifie plus sacrifice, s'extraire des tranchées... économiques, sociales et politiques... expulser les frontières, que les trous noirs les aspirent, l'inconnu comme un affrontement !

Et la musique métisse sur les pas des slogans déjà vus, la fête sectaire n'aura pas lieu.

Le silence de ceux qui tiennent tête n'essoufflera jamais une jeunesse à qui l'on donne l'avenir perdu.

Toujours à gagner, rien à perdre, voilà pourquoi la rue confisque le pouvoir aux capteurs momentanés de l'espace démocratique, droit de réponse, soufflet au Cadi, la violence qu'il organisa se retourne aujourd'hui contre lui. Est-ce à dire qu'il ne faut pas nous aimer même dans la révolte ?

J'observe, seul, les tumultes – affaires humaines où l'erreur est permise.

À chaque fin, après le souffre vient la discussion, nous nous parlons seulement après la bataille – constat d'une fracture.

L'amour se perd et ne libère plus, on se tourne vers les affiches qu'ils nous présentent, les fantasmes de désir s'évaporent loin des fumées lacrymogènes, nous criions enfin avant de nous évanouir ; une nouvelle fois la foule, dans la joie de l'unité, prive la réconciliation de son essence libidinale – cherchons tous et par tous les moyens la fusion avec le divin : l'absolu est devant nous, courons de tous les côtés !

Télégraphie

Journal de 20 heures, rituel quotidien de nos sociétés contemporaines,

le faiseur de micro-récits tisse la toile de l'image dialectique.

L'imaginaire s'enchevêtre, les psychés s'attroupent autour du totem,

essaims d'icônes parsemés,
sémiologie mythologique,
Aporie de la forme.

Messianité

Nous avons tellement appris à souffrir que saurons-nous un jour jouir ?

Nous avons tellement appris à dominer que saurons-nous nous repentir,

de toutes ces fautes qu'ils nous ont fait commettre au nom de leur prétendue civilisation ?

Je ne rejette rien, je relis...

Consom'acteur

Quand la consommation fait société,
les enfants n'auront jamais assez,
toujours plus que les parents,
tel est leur lot inaccessible d'argent et d'objet.

Paradoxe de la modernité,
le culte du nouveau ébranle la volonté d'un réel satisfaisant,

Besoin de se projeter alors au-delà d'un présent meurtri de frustration.

Le désir insatiable évadé,
la raison affronte, à la fois, ses limites et son infini...

Belleville

L'ancre de Belleville ouvrait sa toiture,
Au fur et à mesure que Paris approchait,
Le ciel se déchirait et laissait entrevoir l'interminable descente,

Esprit en attente, la beauté de l'habitat où l'on atteint la commune mesure du bitume, du pas et du regard,

Tendu vers le lointain, l'horizon des possibles, le lieu dévisagé.

Wait and see

Terré dans mon terreau provincial,
le champ en jachère de mon existence,
oscille entre le fumier et la politique de la terre brûlée.
Heureusement, je théorise sur la théologie, en attendant l'espoir messianique du renouveau.

La crypte, celle de mon enclave, au loin, me protège – si peu – des offensives d'un monde qui n'est plus le mien.

Sombre folie, amère tentation de l'abandon du combat,
ou pensable refuge du témoin.

Dans la Grèce antique, les chats, dit-on, étaient destinés à la garde des greniers à blé. Comme autant de billes de feu concentré, leurs yeux se mêlaient la nuit au chuintement des étoiles filantes. Leurs meutes incommensurables et leurs mouvements lascifs restaient suspendus au regard de leurs maîtres, figé au-delà des temps, au détour d'une gouttière.

Certains se délectaient de la chair du Colosse de Rhodes. Entre nectar et protéines, ils en appréciaient la moindre fibre, tout en espérant poursuivre le lendemain d'aussi expansives agapes. Le ciel aurait pu devenir cannibale, s'il n'était parvenu à transcender lui-même cette sensation de ventre vide.

Le rut des sacrifices. La nature s'apprête à dévorer les âmes suppliantes, voilée par le zigzag des quezta-coatl à travers l'éclipse. Les Mayas les plus dégénérés se sont répandus dans toute la cité, hurlent, jouent avec des crânes, singent les conquistadors qu'ils ne connaissent pas encore.

Qui ne le connut
Ni d'Ève ni d'Adam

Le point de toute connaissance
Noix nue du monde
Moëlle enrobée
Éclaboussée par une mer morte

C'est ainsi que l'homme des cavernes succéda à l'homme des cathédrales. Ses traits étaient plus fins, sa démarche plus assurée. Volontiers solitaire, il s'accroupissait souvent au bord des rivières, à la tombée de la nuit, observant au fond de l'eau fraîche, la fuite timide de quelque poisson-lune. Inspiré par cet instant, il empoignait alors son luth d'ivoire, grognait, balbutiait un cantique des plus complexes. Derrière lui, les bêtes sauvages se trémoussaient.

Rêver d'être poursuivi par un chien à trois ou quatre têtes puis se réveiller, se ressaisir enfin la corde au cou, cravate scintillante et peau neuve pour la mise en marche du corps de l'archange, en mode automatique.

Inconscient, un scaphandrier a surgi des flaques, un flambeau à la main. Grimé le soir même en iceberg, il percute une armada de Vénus à demi noyées, des requins agrippés à leurs cheveux roux.

La larme à l'œil, épris de pitié pour sa bête souffrante, le cow-boy abat une licorne à la frontière du Texas.

Souvenir d'un exil en Louisiane. Caleb, le vieux métis, chemise rouge entr'ouverte sous une bouche en or, éventre à la chaîne des alligators pendus par la queue. C'est aujourd'hui la fin de l'ère reptilienne. À l'ombre d'un acacia, un iguane alangui mâche une page de l'Ancien Testament.

VERMIFUGE / N°1 / mars 2010 / Directeur de la publication : Perrin Grimard / Semestriel tiré à 1000 exemplaires (et reproductible à volonté...) / Ont participé à la rédaction de ce numéro : Ophélie Grevet-Soutra, Perrin Grimard, Chloé Malbranche, Rose Sélavy / Maquette : Perrin Grimard, Claire Stéphan / Crédits photos et illustrations : Pierlyce Arbaud : pages 1 et 7 ; Géraldine Blandin : page 2 (photo Causeur des Mondes) ; Jean-Michel Baudoin : page 5 (photo) ; BoXon et T.A.P.I.N. : pages 1, 3 et 4 ; Éditions Edilivre : page 9 (couverture *Les jours tombent*) ; Jérôme Guérin : page 2 (photo Marie Angèle Prétot) ; Miss. Tic : pages 1 et 8 ; Vincent Ribault : page 2 (photo candélabre) ; Éditions Léo Scheer : page 12 (couverture *Le Zaroff*) ; Georges Thiéry : page 9 (peintures) / Éditions Edilivre : page 9 ; Jocelyne Rémy pour *Le Bien Public* et *Le Journal de Saône-et-Loire* : page 5 (article *L'enfer c'est les autres*) ; Édition Léo Scheer : page 12 / Créations : Julien d'Abrigeon (page 12), Jean-Luc Gallet (page 11), Thomas Seguin (page 10), Georges Thiéry (page 9) / Prochain numéro : septembre 2010 / ISSN : en cours / Imprimé par Alpha Copy / 23 rue Devosge 21000 Dijon / Les Éditions VERMIFUGE <http://www.vermifed.com> / tél/fax : 03 80 21 33 49 / contact@vermifed.com.



Julien d'Abrigeon

Premier reflet

Je m'appelle Zaroff est le nom que l'on me donne. Je suis vieux, 23 ans, âgé depuis longtemps, j'accumule les richesses dans le dénuement le plus total, j'habite Paris, en Angleterre, sur le continent asiatique, une île de terre ferme. Je suis blond aux cheveux très noirs, le regard sombre, bleu clair, ma taille est imposante, je suis trapu, fort, ma faiblesse physique due à mon âge se ressent sur ma voix claire, étouffée, je déteste les pauvres car ils n'ont pas vécu ce que nous, les pauvres, avons vécu, c'est pour cela que j'abats les riches, j'en suis un, je sais ce que c'est, je suis pour plus d'équité sociale même si cela doit aggraver les inégalités, j'existe n'existe plus je n'ai jamais existé sinon dans les rêves de ceux qui ne rêvent pas.

J'aime tuer, cela me dégoûte. Je me sens moralement bon mauvais puisque je suis amoralement immoral.

Chasse VIII

Une commande se livre à l'extérieur. J'aime ce côté livreur de pizza. Ça m'amuse. J'apprécie cette mise à l'épreuve, cela m'ôte le choix. Juste l'action. L'action, l'action, l'action. Mes amis dirigeants ne misent que par l'action. Ils ne parlent que de l'action, agir. Ils en parlent.

Le contrat est simple est flou. Je connais la fonction, une description sommaire, une localisation approximative du lieu de travail.

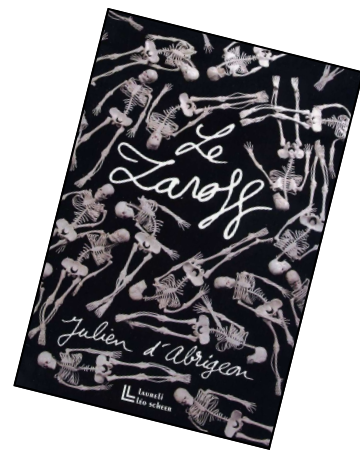
« le type il est assez maigre il a je crois des grosses moustaches, cheveux longs et bruns et il doit avoir un peu plus de 50 piges. »

Je ne veux rien savoir du mobile, du client, de la cible.

Sur place, je me perds. La ville n'existe pas. Ce n'est pas une ville, mais des maisons qui se chevauchent en bourgs qui se chevauchent en rien. Je tourne. Un épuisement nerveux est mauvais pour la concentration.

Plan acquis, le trajet s'éclaire peu à peu. Le lieu est repéré. Pourquoi revenir ?

Le couteau est peu sûr en ville, le pistolet trop hasardeux pour une commande. La cordelette entre deux voitures a son charme mais cela demande un certain temps de dégustation. Le plus simple reste le bon vieux fusil à lunette. La bêtise serait de se percher en immeuble. L'amateur désuet seul y pense. Le professionnel a, depuis longtemps, aménagé une plaque d'immatriculation montée sur charnières, dévoilant un trou pour le canon, une meurtrière horizontale pour la lunette. Ces grandes plaques d'immatriculation sont une des raisons principales qui amènent les personnes de mon statut social à acheter massivement des 4x4 ces dernières années. Tant qu'on peut écraser...



Chasse XX

Certains contrats permettent de commettre des crimes gratuits tout en étant rémunérés. Au plaisir s'ajoute une jubilation supplémentaire.

À terre. Arlette. Je n'ai pas joué au chat, à la souris. Pas de course, une surprise, pas la chasse pas de loup, seulement l'essentiel : jouer en gros plan. Serré.

En intérieur. Petit film souvenir pour le commanditaire, une DV, plan fixe et serré.

Le premier coup de barre de fer, pleine tête, frontal front, pour la serrer, prise puis port à peu de frais, home sweet home.

Fixe, fixée, ligot, chat botté à buter à la batte à baffle, Arlette cordelettes en roulettes sous fauteuil. Tourne, tourne, petit bolide. & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe à chaque tour, on tourne, on inverse, sens inverse, on tourne & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe & baffe, on se réveille, enfin.

Extraits de *Le Zaroff*, aux Éditions Léo Scheer, collection *Laureli* ; 119 pages, 15 € (novembre 2009).

Retrouvez-nous sur

et chez

tous ceux qui OSENT

<http://www.>

LIBRAIRIE
GRANGIER
14 rue du Château - place Grangier
21 000 DIJON
03 80 50 82 50



etc.